

assoupi, engramme profond de l'inconscient. Il n'est pas rare en effet qu'une vie entière ait été marquée par le vertige d'un jour.

Pour engager notre problème sur un cas précis, nous allons apporter un document personnel.

Un des grands malheurs de ma vie inconsciente est d'être monté jusqu'à la lanterne de la flèche de Strasbourg. J'avais vingt ans. Jusque-là, je ne connaissais que les modestes clochers de la campagne champenoise. Que de fois j'avais profité d'une porte négligemment ouverte pour gravir à l'intérieur de la tour du clocher, vivant sans crainte dans un monde d'escaliers et d'échelles. J'ai passé près de l'auvent des cloches bien des heures à regarder la belle rivière, les collines, les coteaux. La vue sur la colline que nous appelons, à Bar-sur-Aube, la montagne Sainte-Germaine donne un monde circulaire bien clos dont le clocher est le centre. Quel décor pour y rêver l'impérialisme du sujet sur le spectacle contemplé! Mais, à Strasbourg, l'ascension est brusquement inhumaine. En suivant le guide dans l'escalier de pierre, le visiteur est d'abord gardé à main droite par les fines colonnettes, mais subitement, très près du sommet, ce réseau ajouré des colonnes s'arrête. A droite, c'est alors le vide, le grand vide au-dessus des toits. L'escalier tourne si vite que le visiteur est bien seul, loin du guide. Alors la vie dépend de la main sur la rampe...

Monter et descendre, deux fois quelques minutes d'un vertige absolu, et voilà un psychisme marqué pour la vie...

Plus jamais je ne pourrai aimer la montagne et les tours! L'engramme d'une chute immense est en moi. Quand ce souvenir revient, quand cette image revit dans mes nuits, dans mes rêveries éveillées elles-mêmes, un malaise indéfinissable descend dans mon être profond. En écrivant cette page, j'ai souff-

fert, en la recopiant je souffre comme d'une aventure neuve, réelle. Dernièrement, lisant un livre où je ne m'attendais guère à retrouver mon histoire, ce souvenir m'a empêché de poursuivre ma lecture. Je transcris ce passage¹ : « La plupart des étrangers s'arrêtent à la plate-forme, mais les fanatiques, les gens à longue haleine et les ingambes pénètrent plus haut dans les quatre tourelles conduisant à la base de cette pyramide octone, très hardie et très légère, qui constitue la flèche. Vous qui n'êtes pas affligés de trop d'embonpoint et ne craignez pas les étourdissements, vous pouvez encore gravir, au-delà des tourelles, les huit escaliers tournants qui rampent aux huit angles, jusqu'à la lanterne. Goethe exécuta plus d'une fois cette ascension, précisément pour s'aguerrir contre le vertige. Il a gravé son nom sur la pierre des tourelles... » Je ne comprends guère l'architecture décrite par Depping, elle n'évoque rien dans mes souvenirs clairs. Je suis tout entier à ma souffrance. Dans un style malebranchien, je dirais volontiers qu'une telle sensibilité qui trouble ma lecture vient d'une *imagination blessée*. Des psychanalystes chercheront peut-être des raisons morales à une telle sensibilité. Mais rien n'explique à mes yeux que de si nombreuses impressions de vertige se soient liées à ce souvenir-là, si clairement précis, si nettement défini, si isolé dans mon histoire. A peine redescendu sur terre, la joie de vivre m'est revenue sans mélange. J'ai bu le vin du Rhin et les vins de Moselle avec, je pense, le sens délicat des hommages qu'ils peuvent recevoir d'un Champenois. Mais toutes ces joies n'ont pas empêché le malheur psychique de se constituer en moi. Ma chute imaginaire continue à tourmenter mes rêves. Dès qu'un cau-

1. Guillaume Depping, *Merveilles de la Force et de l'Adresse*, Paris, 1871, p. 167.

EXTRAIT de Gaston BACHELARD
La terre et les rêveries de la volonté
Publié par CHANTECLER
9 Septembre 2017